

## Saisons antérieures

### Léonard Forest

---

Volume 11, numéro 5, août–septembre–octobre 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29751ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

#### Éditeur(s)

Collectif Liberté

#### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

#### Citer cet article

Forest, L. (1969). Saisons antérieures. *Liberté*, 11(5), 77–79.

# Saisons antérieures

## I

*mes oiseaux de mer m'inscrivent en cercles immenses  
par-dessus les quais de mes étés réunis.*

*mon temps s'étire. j'arpente les plages de mes  
rêves antérieurs. je dors.*

*mes solitudes sillonnent les eaux lointaines, me  
reviendront pleines.*

*mes étés s'enflent au soleil, se font et se défont  
comme marée féconde,*

*mes jours absents fleurissent noms de femmes,  
je les appelle aux noces permanentes et calmes  
du temps réconcilié.*

*mes barques aussi sont nommées. j'égrène, rassuré,  
leurs doubles prénoms. je n'en ai point oublié.*

*mes oiseaux de mer inscrivent très lentes les courbes  
de mes immenses et lumineuses langueurs.*

## II

*nous n'irons pas en ville. l'automne  
 viendra sans nous étonner.  
 nos barques ramèneront un jour les vents  
 du large, et nous les connaissons.  
 les âmes de nos morts ne cesseront  
 la nuit de siffler à nos fenêtres,  
 nous les nommerons, nous dirons ensemble  
 les chapelets de leurs noms  
 innombrables, les inviterons parmi  
 la famille quotidienne,  
 ils se tairont. et nous nous bercerons dans  
 l'immobile et vaste cuisine  
 de nos appartenances.  
 tous nos temps gémiront. la pluie  
 giclera nos deuils insoumis. l'envers  
 du temps nous appellera comme appellent  
 bateaux de feu.  
 nous irons face au vent jusqu'au dernier bout  
 du quai. nous y resterons.  
 nous n'avons pour abri que l'abri de nos  
 morts. l'automne passera  
 sans nous blesser.  
 nous n'irons pas en ville.*

\* \* \*

## III

*j'ai des hivers qui bercent comme  
 bateaux mouillés.  
 je ne dis rien. une femme chante au  
 jour le jour la haute mer de sa  
 plénitude.  
 mes voix sont lentes et lointaines,  
 mes passés vivent sous même toit.  
 j'écoute une rumeur fraternelle où l'enfant  
 de mes enfants joue les jeux des plus  
 anciens souvenirs.*

mes attentes sont chansons d'hier. ma  
 nostalgie tisse les espaces blancs  
 de l'espoir.  
 hiver. mes bateaux sont immobiles. l'hiver  
 fige tout voyage. l'hiver étreint.  
 l'hiver est tout entier ce que nous sommes.  
 l'hiver est joie blanche. l'hiver est  
 goëland posé parmi ses vols,  
 l'hiver est parmi nous comme fête prévue.  
 nous nous écoutons. mes rêves s'installent au  
 chaud de l'hiver comme bateau dans l'eau.  
 mes hivers me possèdent et m'annoncent.  
 j'écoute.

\* \* \*

#### IV

n'était-ce pas chaque fois samedi d'avant pâques :  
 la glace craquait dans la baie.  
 n'était-ce pas aux trois heures du vendredi  
 de jésus-christ  
 qu'une molle tristesse allumait nos émois  
 complices.  
 n'était-ce pas toujours le jour de l'éclatant  
 dimanche,  
 à l'heure des vêpres blanches,  
 qu'une sève neuve sonnait la fête dans  
 l'arrière-pays,  
 quai terrestre de nos patries maritimes.  
 n'est-ce pas du fond de nos plus dolentes  
 mémoires,  
 n'est-ce pas du fond de nos éternels départs,  
 n'est-ce du fond de nos deuils, du fond de  
 errances, du fond de nos peines patrimoine,  
 n'est-ce pas du fond d'un destin nostalgique  
 et fraternel  
 que naîtra notre été.

\* \* \*